

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Gabrielle de Tournemire Des enfants uniques

Prix « Envoyé par La Poste » 2025

Sommaire

Dossier : Prix « Envoyé par La Poste » 2025 : Des enfants uniques

- 2 Édito
- 3 Entretien avec la lauréate, Gabrielle de Tournemire
- 8 Extraits choisis - Des enfants uniques de Gabrielle de Tournemire
- 9 Vidéo de la soirée de remise du prix « Envoyé par La Poste » 2025
- 10 Roger Martin du Gard, Stefan Zweig, Correspondance (1931-1941)13
- 12 Fragments du rêve, une exposition, un livre
- 14 Dernières parutions
- 16 Agenda

Édito

Le Prix « Envoyé par La Poste » 2025 à Gabrielle de Tournemire

Nathalie Jungerman

Haute Solitude est un film de Laurent Véray, produit par Thomas Schmitt (société La Chambre aux fresques), qui a reçu le soutien de la Fondation La Poste. Historien du cinéma, professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle et membre de l'Institut de recherche en cinéma et audiovisuel (IRCAV), Laurent Véray est l'auteur de nombreux articles et ouvrages sur les représentations de la guerre, les usages des images d'archives et la question du patrimoine cinématographique. Lors de la projection à Orléans de *La Cicatrice : une famille dans la Grande Guerre* (2014), un des documentaires qu'il a réalisés pour la télévision, il rencontre les deux filles de Jean Zay (1904-1944) : Catherine, récemment disparue, et Hélène, qui lui permettent d'accéder aux archives privées de leur père. Ainsi commence le projet d'un film sur cet « homme de conviction », visionnaire, ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts (Jeunesse, Sports et Recherche aussi), de juin 1936 à septembre 1939. Son ministère, décisif dans l'histoire des politiques éducatives et culturelles, a réformé le système scolaire, démocratisé l'accès aux bourses pour l'enseignement supérieur et la recherche, créé le CNRS... En réponse à la Mostra de Venise, contrôlée par les fascistes, il a imaginé le festival de Cannes dont la première édition aurait dû se tenir en septembre 1939. Arrêté en août 1940 par le régime de Vichy, faussement accusé pour désertion aux armées, il est condamné « à une peine qui vise à rappeler celle d'Alfred Dreyfus ». Détenu quatre mois à la prison militaire de Clermont-Ferrand, transféré au Fort Saint-Nicolas de Marseille puis incarcéré en janvier 1941 à la Maison d'Arrêt de Riom, Jean Zay est assassiné par des miliciens français le 20 juin 1944. Laurent Véray a conçu son film autour de cet enfermement, s'imprégnant des lieux où Jean Zay a vécu les dernières années de sa vie, mettant en scène les traces du passé et les images d'aujourd'hui, les associant aux photographies datant d'avant la détention ou à celles prises clandestinement à l'intérieur de la prison de Riom. Le récit est construit à partir d'une sélection des textes qu'il a écrits tous les jours pendant son incarcération, et particulièrement les lettres adressées à ses proches. *Haute Solitude*, titre qui n'est pas sans rappeler le recueil de proses poétiques de Léon-Paul Fargue, rend hommage à Jean Zay, panthéonisé le 27 mai 2015, il y a dix ans.

Au sommaire de ce numéro, on trouvera également un article de Gaëlle Obiégly consacré à *François Truffaut, Correspondances avec des cinéastes* (Gallimard, mai 2025), une édition de Bernard Bastide qui avait publié en 2022 les *Correspondances de Truffaut avec des écrivains* (Prix Sévigné).



Anatole Édouard Nicolo • Marie Llobères • Diane Mazloum • Dominique Blanchecotte • Nicolas Jacky Le Duigou • Gabrielle de Tournemire • Philippe Wahl • Thibault Daelman • Catherine Girard • Marius Degardin • Arban • Anne-Marie Jean.

Entretien

avec Gabrielle de Tournemire

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Des enfants uniques, votre premier roman, traite d'un amour entre deux jeunes handicapés mentaux et du bouleversement que cela implique. Est-ce que votre projet d'écriture est né pendant votre séjour au foyer d'hébergement pour adultes en situation de handicap, La Ruche à Bruxelles, où vous avez passé un an ? Ou bien était-ce déjà un projet en cours avant d'y séjourner ?

Gabrielle de Tournemire : Ce projet est né à la suite de ce séjour qui s'est avéré être une expérience profondément bouleversante. Arrivée dans cette maison à Bruxelles avec beaucoup d'appréhension – et un bagage universitaire solide –, j'ai été confrontée à un univers axé sur le soin et la relation à l'autre, ce qui m'a fortement déstabilisée, étant donné que je passais la plupart de mon temps plongée dans mes livres. Cette expérience m'a amenée à réfléchir sur la question de l'altérité, car j'évoluais dans un environnement plutôt homogène, fréquentant toujours les mêmes cercles. La confrontation à une double dimension d'altérité a été particulièrement marquante : d'une part, parce que je rencontrais des personnes en situation de handicap, et d'autre part, parce que le Service Civique constitue également une forme de brassage culturel. J'ai ainsi fait la connaissance de nombreux amis issus de milieux très variés, ce qui m'a enrichie. Je me suis aussi découvert une envie d'écrire, naturellement orientée vers le sujet qui m'était alors particulièrement proche.

Qu'est-ce qui a motivé cette expérience et comment s'est-elle passée ?

G.de.T. : J'avais envoyé un dossier à plusieurs associations, car je devais partir à l'étranger pour valider mon Master. Cela faisait un certain temps que le handicap occupait mes pensées, parce que je trouvais que ma posture n'était jamais tout à fait juste. Quand je parlais ou réagissais face à des personnes handicapées que je croisais, je n'étais pas naturelle et plutôt intimidée. Dès mon arrivée au foyer, cette posture a disparu. Dans cette grande maison située en plein centre de Bruxelles, nous étions une dizaine d'habitants dont six qui étaient en situation de handicap. C'était comme une véritable famille. Des professionnels intervenaient durant la journée. Nous n'étions pas responsables des soins : le rôle des volontaires était d'assurer une ambiance conviviale. On nous demandait par exemple d'accompagner quelqu'un à son cours de danse ou de l'aider à se promener. L'objectif était de créer un espace chaleureux, où chacun pouvait exprimer ce qu'il vivait au quotidien, que ce soit des moments difficiles ou joyeux. Les résidents pouvaient être spontanés, se lâcher, exprimer leur colère après une mauvaise journée, et nous étions là pour accueillir leurs humeurs et leurs propos. Parfois, ils avaient une bonne nouvelle qu'ils ne cessaient de répéter ; nous étions présents pour valoriser ces instants aussi. Cet environnement représentait pour moi un véritable espace d'intimité. Je pense que c'est aussi à travers



Gabrielle de Tournemire, septembre 2025
© Nathalie Jungerman

Gabrielle de Tournemire a 27 ans. Agrégée de lettres modernes et ancienne élève de l'École normale supérieure de Lyon, elle est aujourd'hui en doctorat à l'université de Poitiers. Sa thèse a pour sujet (provisoire) « Écrire le « nous », écrire au « nous » chez Bernard Noël et Nathalie Quintane : enjeux linguistiques et politiques de l'énonciation au pluriel au tournant du XXI^e siècle ». En 2021, elle a passé une année dans un foyer d'hébergement pour adultes en situation de handicap, ce qui l'a amenée à écrire, en 2024, son premier roman.

Gabrielle
de Tournemire
Des enfants uniques
roman

**PRIX
« ENVOYÉ PAR LA POSTE »
2025**



Flammarion

Gabrielle de Tournemire
Des enfants uniques
Éditions Flammarion, 224 pages
Paru le 27 août 2025

Prix « Envoyé par La Poste
2025



cette expérience que j'ai compris que la vie affective était ce dont ils avaient réellement envie de parler. Il fallait recueillir ces sentiments au moment où ils se manifestaient.

Et vous avez pensé à l'écriture à ce moment-là ?

G.de.T. : Je me suis effectivement rendu compte qu'il y avait quelque chose à faire à ce sujet. Avec d'autres volontaires, nous avons évoqué le manque de représentations dans les œuvres littéraires ou cinématographiques de la vie amoureuse des personnes en situation de handicap. Ce sujet reste encore peu documenté. La réflexion a mûri dans mon esprit pendant un an, avant que je commence véritablement à écrire. Le handicap peut prendre autant de formes que d'individus, et nous avons encore tendance à opposer de manière trop rigide « valide » et « invalide ». Je pense que cette dichotomie est problématique et qu'elle ne devrait pas exister. Hector et Luz rencontrent aussi cette problématique de classification en « plus ou moins handicapé », mais cela perd de son sens, car ils s'apportent beaucoup mutuellement, simplement par le biais de canaux différents. C'est un point essentiel de mon propos. C'est pourquoi je préfère utiliser l'expression « autrement capable » plutôt que « handicapé ».

Le roman s'articule autour de quatre duos : les adolescents, Hector et Luz, leurs parents respectifs, l'éducateur Carlo et sa compagne Valentine. Est-ce que ces personnages s'inspirent des personnes que vous avez rencontrées ? Est-ce que la question de la relation affective ou amoureuse a été posée au cours de votre séjour avec les éducateurs et la famille ?

G.de.T. : Bien sûr, cette question a été soulevée à plusieurs reprises durant le séjour, mais de manière quelque peu laborieuse. Elle

représentait un point de conflit entre la famille et l'éducateur. J'ai rencontré les parents de temps en temps, évidemment moins que les éducateurs qui étaient en lien direct avec eux. Des réunions étaient fréquemment organisées au cours desquelles nous recevions des recommandations pour telle ou telle personne. Par exemple, on nous conseillait de poser des limites et de modérer certains comportements, comme le fait d'être trop tactile. Les parents affirmaient qu'ils ne souhaitaient pas trop de rapprochements, qu'ils voulaient que cela reste sous contrôle et ils demandaient une certaine vigilance. Il faut rappeler que dans ce centre, La Ruche, ce sont quand même des adultes âgés de 35 ans en moyenne. Je ne me voyais pas faire la police.

Qu'est-ce que la fiction vous a donc apporté ?

G.de.T. : Tout, en réalité. Une immense liberté. Je voulais montrer qu'une histoire d'amour entre deux personnes en situation de handicap était possible, et surtout, expliquer comment cela pouvait se réaliser, et sous quelles conditions. Chaque petit événement que j'ai imaginé nécessitait d'être étoffé. J'ai également intégré le personnage de Fanny qui a compris l'importance de penser en dehors



Anne-Marie Jean, 2 septembre 2025
© Thierry Debonnaire



Philippe Wahl, 2 septembre 2025
© Thierry Debonnaire

des cadres traditionnels et a créé une association. J'ai avancé ainsi. Je pense que j'ai fait une sorte de patchwork à partir de plusieurs traits de personnalité. La restauration pour Hector m'est venu parce qu'il y avait un homme dans un autre foyer qui travaillait dans un restaurant. Je sais que je vois Luz avec le visage de quelqu'un que j'ai connu. Autour, j'ai dû beaucoup « tricoter », parce que j'ai connu ces personnes une année seulement. On a accès à une intimité forte, on connaît très bien au quotidien leurs réactions : on sait ce qui leur fait plaisir ou pas. On arrive aussi à s'engager sur de courtes durées, aller au cinéma, courir, se promener. Mais on ne connaît rien de leur enfance ou assez peu de chose. Certains en parlent, cependant je n'ai pas eu beaucoup accès au discours des parents. J'ai dû complètement le créer.

Quant à la construction narrative ?

G.de.T. : Quand j'ai commencé la rédaction, j'avais en tête quelques épisodes précis. Par exemple, je voulais écrire sur la fugue d'Hector et raconter la compétition de natation que j'avais vue en Belgique avec un athlète « Special Olympics » qui m'avait profondément impressionnée. Je n'avais pas encore une vision claire de l'ensemble, mais au fil du temps, ces épisodes ont commencé à s'articuler entre eux et le travail d'édition a été essentiel pour donner au texte davantage de cohérence. Mon éditrice (Alix Penent) et moi avons travaillé ensemble sur le manuscrit pendant quatre mois environ. Dès le premier rendez-vous, elle m'a dit que l'ensemble était bien mené mais qu'il y avait encore une unité à consolider, qu'il fallait retravailler la structure en déplaçant certains passages, en supprimant d'autres et en ajoutant quelques scènes.

Les voix de vos personnages sont insérées dans la narration, sans distinction, et le narrateur est dissimulé, simple observateur qui

raconte l'histoire et les pensées des uns et des autres...

G.de.T. : Le narrateur est omniscient dans le roman, comme s'il promenait sa caméra pour explorer chaque scène. Cela m'a permis d'envisager tous les points de vue, ce qui était indispensable, car je pense que la réussite de cette histoire d'amour repose notamment sur un jeu de volontés divergentes qui finissent par s'accorder grâce au dialogue. Carlo joue un rôle de médiateur dans cette dynamique. Il était crucial pour moi d'adopter cette pluralité de perspectives afin de ne pas condamner ni juger personne. Il était important que



je puisse expliquer pourquoi Rebecca hésitait autant à propos de cette relation, craignant que son fils Hector la quitte ou au contraire qu'il ne la quitte jamais. J'avais envie de faire ressortir cette complexité, car personne ne peut réellement se mettre à la place d'une mère, encore moins à la place de celle d'Hector. Je voulais aussi éviter toute posture moralisatrice ou donneuse de leçons. L'un des seuls aspects sur lesquels je me suis interrogée avant de commencer à écrire est la question des voix. Je me demandais comment faire parler mes personnages, Hector et Luz, de façon à ce qu'on les entende réellement, qu'ils puissent

Les membres du jury :
Anatole Édouard Nicolo · Dominique Blanchecotte · Marie Llobères · Nicolas Jacky Le Duigou · Diane Mazloum ·
2 septembre 2025
© Thierry Debonnaire

s'exprimer eux-mêmes plutôt que d'être racontés par d'autres. Je pense que ce dispositif, en évitant de dramatiser excessivement les voix ou de leur donner une tonalité orale trop prononcée, permet de les entendre presque chuchotées, toutes au même niveau. Celle d'Hector n'est ni moins dramatique ni plus que celle de Carlo ou des parents. C'est une manière d'égaliser ces différentes voix. La principale difficulté dans l'écriture de ce livre était d'éviter la caricature.

Parlez-nous du personnage de Carlo dont le regard, qu'il porte sur Hector, change au cours du récit, ainsi que leur relation... Est-ce qu'il y avait un « Carlo » parmi les éducateurs au centre d'hébergement à Bruxelles ?

G.de.T. : Quelqu'un se prénomme Carlo mais ce n'était pas un éducateur, il avait le même poste que moi. En revanche, une fille ressemblait un peu au personnage de mon roman. Elle était très jeune éducatrice et avait du mal à comprendre comment on pouvait prendre des distances avec des gens dont on s'occupe chaque jour. D'un côté, cette attitude lui permettait de bâtir des relations durables, mais de l'autre, cela représentait une charge mentale importante pour elle. Lorsque l'on débute dans ce métier, on arrive avec quelques idées préconçues, théoriques, on dispose de nombreux cadres de référence, mais les uns et les autres viennent déplacer les lignes : ce qui modifie les points de vues. Au fil de sa réflexion sur l'union de Luz et Hector, Carlo fait l'expérience d'un processus intérieur : il est en train de redéfinir, de déformer cette sorte de cage mentale qui structure ses pensées. Le personnage de Carlo est un support pour Hector, mais aussi pour les parents. Il devient également un soutien pour Luz au moment où celle-ci a son accident lié à l'alcool. Hector représente son premier attachement, ce qui implique un certain effort de sa part car Carlo est une personne avec qui tout semble naturel. Les difficultés rencontrées par Hector

le poussent à se dépasser, à faire des concessions. Carlo offre un modèle à Hector, notamment en étant celui qui sort avec une fille, établissant une relation en miroir. Aucune relation n'est unilatérale. Je pense qu'Hector lui apporte également beaucoup, en le poussant à se remettre en question, notamment sur sa vision du couple et sur ses structures. À titre de jeune éducateur, Carlo a l'énergie nécessaire pour inventer des espaces intermédiaires ou des alternatives afin de faciliter le logement d'Hector et Luz. La relation entre Hector et Luz va aussi bouleverser Carlo et sa compagne. Pour le lecteur, Carlo joue un rôle de relais important. J'ai eu besoin de ce personnage parce qu'il permet d'aborder la dynamique familiale et les relations sans que je sois moi-même membre de cette famille en tant que narratrice.

Comment avez-vous fait pour vous mettre à la place de ces parents d'adolescents ? Vous êtes-vous documentée ?

G.de.T. : J'ai fait relire mon manuscrit par des médecins afin d'assurer une réelle cohérence, notamment concernant le dépistage du handicap et l'échographie. Je voulais m'assurer que ces éléments soient précis, même si le récit ne vise pas un documentaire. J'avais besoin que cela paraisse crédible. Par exemple, on m'a confié que de nombreux parents qui assistent à leur première échographie scrutent attentivement le visage du médecin et en reparlent ensuite, comme le font Rebecca et Stéphane, les parents d'Hector. Je n'ai pas beaucoup échangé directement avec des parents, mais j'ai vécu une expérience à La Ruche qui m'a permis de mieux comprendre ce que signifie d'avoir un enfant en situation de handicap. En particulier lorsque le handicap est très lourd, la parentalité devient une épreuve qui ne se termine jamais. Mon roman aborde aussi la problématique de l'apprentissage pour les parents, en soulignant l'importance de reconnaître le



Gabrielle de Tournemire
2 septembre 2025
© Thierry Debonnaire



Anne-Marie Jean, Déléguée Générale de la Fondation La Poste et cinq des six auteurs sélectionnés pour le prix, 2 septembre 2025. © Thierry Debonnaire

moment où ils doivent cesser de prendre des décisions à la place de leur enfant, surtout lorsque ces décisions concernent leur vie privée, l'amour, ou le couple. La société a encore beaucoup de progrès à faire concernant l'émancipation et l'autonomie. En effet, nombre de parents envisagent la naissance de leur enfant avec la certitude qu'ils en seront toujours les premiers responsables, sur tous les plans. Comprendre qu'il pourrait être possible de lâcher prise sur certains aspects représente une grande difficulté, qui suscite souvent de nombreuses questions et inquiétudes. Pour nourrir ma réflexion sur l'adolescence, je me suis aussi projetée dans ma propre famille. J'ai des frères et sœurs adolescents : l'une d'elles débute cette étape, l'autre la termine. Nous sommes une grande famille, et j'ai pu observer les parcours et les transformations de chacun durant cette période.

Le prix « Envoyé par La Poste » vous a été attribué le 21 août et remis le 2 septembre. Qu'avez-vous ressenti à l'annonce de cette distinction littéraire ?

G.de.T. : Une grande joie, et un peu de vertige ! J'étais encore en vacances, le livre n'était pas encore sorti, et je ne savais pas du tout comment se passaient les attributions de prix, quand est-ce que les lauréats étaient choisis, etc... J'étais très surprise et émue. Le président du jury, Olivier Poivre d'Arvor, m'a téléphoné pour me l'annoncer, et il m'a dit de très belles choses sur le livre, qui m'ont aussi beaucoup rassuré quant à la réception qu'il allait avoir. J'étais d'autant plus heureuse que pour moi, ce prix récompense aussi un éditeur (une éditrice, dans mon cas, et pas des moindres !) : le recevoir, c'était aussi une manière pour moi de rendre hommage à ce processus qui a débuté en janvier et qui s'est poursuivi durant toute la préparation du livre, et qui s'est déroulé dans une relation de confiance un peu hallucinante entre moi, Alix et son équipe. C'est un prix qui fait la part belle à ce rôle et à la dimension finalement tellement collective d'un texte !

Liens

[Éditions Flammarion](#)

[Centre d'hébergement, Bruxelles](#)

[Fondation La Poste - soirée du 2 septembre 2025 en replay](#)

Extraits choisis

Des enfants uniques Gabrielle de tournemire

© Éditions Flammarion, 2025

I Hector

Quiconque eût été présent ce jour-là, près du comptoir de ce café, aurait compris que quelque chose se jouait. L'un était en veston vert sapin, pantalon vert sapin, chemise blanche, tennis blanches, l'autre en jean, veste en jean et polo. Vert sapin celui-là aussi. Assis côte à côte, ils ne parlaient pas. Ils attendaient qu'arrive leur commande, puis ils attendirent qu'elle refroidisse. On eût dit qu'ils avaient du temps à tuer, mais rien à se dire, ou alors tant à se dire que rien ne sortait.

Carlo savait : inutile de meubler artificiellement un silence qui les enveloppait chaque seconde d'avantage et qui était, pour Hector, comme un épais manteau de fourrure dans lequel il se sentait peu à peu disparaître, survêtement de mutisme, cape d'invisibilité. Voilà une leçon que Carlo avait apprise par l'expérience et non en théorie, car elle ne figurait nulle part dans ses cours d'éducateur spécialisé : bavarder, c'est pour les valides. Vouloir remplir le vide par des banalités, par des ragots, c'est pour les valides. Considérer même l'absence de son comme un vide, ça aussi, c'est un truc de valides.

De la bouche d'Hector ne sortaient que des informations essentielles, des questions pratiques, parfois des éclairs de sensibilité qui avaient franchi, incontrôlés, l'épaisse barrière séparant ses pensées de sa réalité. La parole d'Hector était issue de la nécessité ; il se plaisait dans le silence.

Ainsi Carlo s'était-il trouvé dans l'embarras, il y avait de cela deux ans, lorsqu'il avait débuté une alternance en institut médico-éducatif pour s'occuper d'adolescents en situation de handicap. Habitué au babil constant des repas familiaux, des verres entre potes, aux intenses débriefings de sa copine Valentine quand elle revenait d'un café avec une amie, coutumier de l'incessant manège de voix des

uns et des autres, auquel s'ajoutait volontiers la sienne pour râler contre ce prof de psycho insupportable, ou faire le récit de cette soirée dont il se rappelait pourtant si peu, lui qui considérait qu'il y avait toujours quelque chose à dire et à propos de tout se voyait désormais confronté à des personnalités emmurées, taciturnes. Difficile de poursuivre un dialogue, avait-il découvert, quand l'interlocuteur ne rebondit guère, ou seulement sur des sujets toujours trop précis, tels que la vie de Julien Doré ou le Covid long du cousin du fils du roi de Belgique. Frissonnant si les voix des adolescents ralentissaient, apeuré si leur débit diminuait, il n'avait eu d'autre choix que de s'informer sur les passions de chacun, palliant à grand renfort de fiches Wikipédia le tarissement de la conversation : parler pour ne rien dire, mais parler quand même, tel était son mantra. Parfois, cependant, en chassant le silence, celui-ci revenait au galop, c'était le cas avec Hector, un jeune de l'IME âgé de treize ans, et qu'il trouvait austère. Glauque même, avait-il dit à Valentine en rentrant un soir. Avait été annoncée en réunion la mise en place imminente d'un système de binômes, chaque membre de l'équipe pédagogique se verrait assigner un ou deux élèves dont il serait le référent, c'était une pratique qui se répandait car elle permettait de faire des observations plus ciblées, d'exercer un encadrement plus concret, on appelait ça des tandems, et Carlo d'abord avait ri intérieurement parce qu'aucun d'entre eux, ou presque, ne savait faire du vélo, puis il avait cessé de rire parce qu'en face de son nom sur le tableau, il y avait celui d'Hector.

« De la bouche d'Hector ne sortaient que des informations essentielles, des questions pratiques, parfois des éclairs de sensibilité qui avaient franchi, incontrôlés, l'épaisse barrière séparant ses pensées de sa réalité. »

Le prix « Envoyé par La Poste » 2025

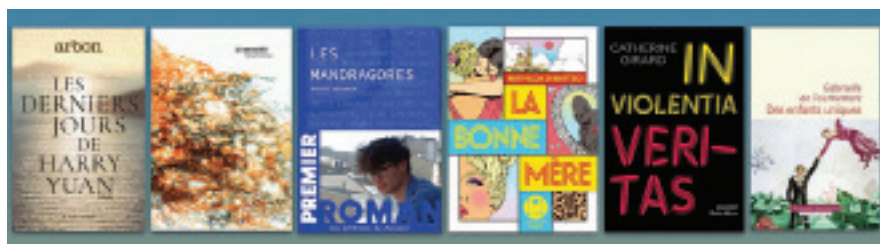
Le prix « Envoyé par La Poste » été remis par Philippe Wahl, Président du conseil d'administration de La Poste et Président de la Fondation La Poste, le mardi 2 septembre 2025.

Vendredi 26 septembre 2025

Samedi 27 septembre 2025

Sélection du prix « Envoyé par La Poste » 2025 :

Cliquez sur l'image éditée pour regarder la retransmission de la soirée de remise du prix « Envoyé par La Poste » 2025. 11^e édition



Membres du jury 2025 :



Roger Martin du Gard, Stefan Zweig

Correspondance (1931-1941)

Par Corinne Amar

La correspondance entre Stefan Zweig et Roger Martin du Gard, présentée par Jean-Yves Brancy, a ce remarquable privilège de constituer un témoignage extraordinaire de l'amitié intellectuelle et morale entre deux grands écrivains européens face aux catastrophes du XX^e siècle.

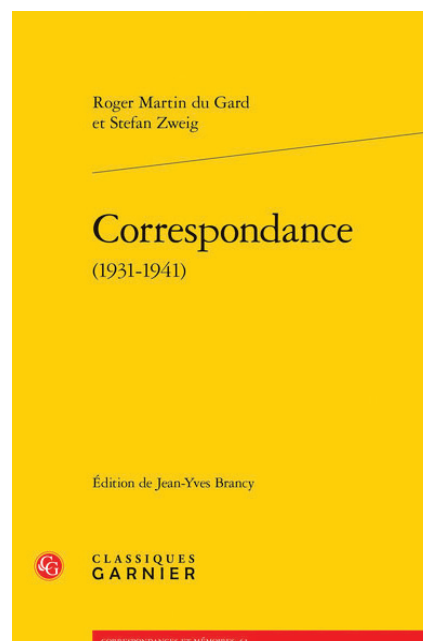
Regroupant une cinquantaine de lettres, elle met en lumière leurs deux sensibilités humanistes. Zweig (1881-1942) – écrivain autrichien d'origine juive – et Roger Martin du Gard (1881-1958) – romancier français, lauréat du prix Nobel de littérature en 1937 – partagent leur vision et expriment leur opposition aux totalitarismes montants en Europe. Leur rencontre est tardive et rare sur le plan personnel, mais elle s'épanouit dans l'espace de la lettre, tisse leur complicité discrète, faite d'estime réciproque et de confiance. Elle dit l'ardeur cosmopolite de Zweig face au réalisme critique de Martin du Gard.

Dans une introduction remarquable, intitulée « Affinités littéraires », Jean-Yves Brancy nous éclaire sur la vie des deux écrivains, leur personnalité, et souligne le milieu dans lequel ils ont grandi. Nés la même année, Roger Martin du Gard à Neuilly-sur-Seine, Stefan Zweig à Vienne, capitale de l'empire austro-hongrois, ils sont tous deux issus de milieux bourgeois : la magistrature et le secteur de la bourse pour le premier, l'industrie textile et la banque pour le second. Une

enfance heureuse doublée d'une jeunesse dorée, où l'absence de soucis d'argent permettrait de laisser libre cours à une vocation future.

Dès 1931, leur correspondance est marquée par une admiration réciproque évidente. Dans une première lettre du 28 mars, Martin du Gard écrit à Zweig après un accident : « *J'ai eu un grave accident d'auto le 1^{er} janvier, et c'est seulement cette semaine, à ma sortie de la clinique, que je trouve chez moi les bonnes feuilles de votre Fouché... que j'avais acheté déjà, et lu, dans mon lit d'éclopé, avec un plaisir continu et une excitation intense.* »

Il ajoute : « *Vous êtes, parmi mes contemporains, l'un des rares vers lesquels je me sens attiré par des sentiments spontanés et forts.* » Une déclaration qui montre d'emblée ce que leur relation a d'affinité humaine, de respect, d'admiration. Quelques semaines plus tard, le 18 avril 1931, Zweig répond depuis Salzbourg : « *Cher et grand Roger Martin du Gard, peut-être m'avez-vous jugé assez négligent de n'avoir pas répondu immédiatement à un mot si fraternel et si précieux comme le vôtre... Depuis dix ans je suis votre œuvre avec une admiration qui a eu grand tort de rester silencieuse.* » Dès les premières lettres, un ton apparaît : Zweig est expansif, ardent, soucieux de bâtir des ponts entre les nations ; Martin du Gard, lui, est plus réservé, mais attentif et sincère. L'un admire l'engagement littéraire de l'autre



dans *Les Thibault*, fresque où s'incarne l'histoire du siècle ; l'autre reconnaît à son interlocuteur une voix européenne et médiatrice entre les cultures. Zweig confie ses projets de biographies – Érasme, Montaigne – ces figures qu'il érige en modèles. Martin du Gard, de son côté, dévoile les coulisses de l'écriture des *Thibault*. Derrière les réflexions littéraires se dessine aussi cette interrogation plus grave : quelle est la responsabilité de l'écrivain dans un monde menacé par la violence ? Zweig, fidèle à son idéal pacifiste, croit encore à la possibilité de conjurer la haine par la culture, quand Martin du Gard semble moins confiant et lui oppose parfois une lucidité désabusée.

Zweig explique qu'il voyage beaucoup, suit ses intuitions, est impressionné par la portée morale et littéraire des *Thibault* et de l'ensemble de l'œuvre. Il écrit à Martin du Gard, depuis un train entre Toronto et New York, le 28 février 1939 : « *On s'enivre ici de l'idée que l'empire hitlérien est miné et peut crouler à chaque moment si on lui donne un petit coup de pied. Moi je sais que dans la minute d'un danger national, il sera plus fort que jamais. Ah, mon ami, quel don fâcheux d'avoir les yeux clairs et de ne pas se laisser enivrer par des illusions, de ne pas confondre ses vœux avec les réalités !* »

Depuis la déclaration de guerre en septembre 1939, la France et la Grande-Bretagne sont officiellement en guerre contre l'Allemagne nazie. Les Français vivent une attente angoissante, marquée par l'incertitude. La correspondance prend un tour plus grave : Zweig est contraint à l'exil, à cause du nazisme, Martin du Gard lui, suit avec inquiétude ses déplacements. On lit le désarroi de Zweig devant l'effondrement de la civilisation européenne que Martin du Gard, qui garde un ancrage français, partage. En 1940, Zweig est installé au Royaume-Uni, mais se sent déraciné, surveillé par moments par les autorités britanniques,

suspecté du fait de son origine allemande.

Au tournant de 1939–1940, il publie ses grandes biographies littéraires, en particulier : *Trois poètes de leur vie : Casanova, Stendhal, Tolstoï*. En février 1940, Roger Martin du Gard écrit depuis Bellême, dans l'Orne, pour exprimer son enthousiasme à propos des biographies de Stefan Zweig, notamment sur Tolstoï :

« *Il fallait beaucoup de courage pour reparler de Tolstoï, une fois de plus ; et j'avoue que je ne pensais pas apprendre grand-chose de neuf à vous lire. Je me trompais.* »

Il admire la capacité de Zweig à pénétrer la psychologie des grands écrivains et reconnaît leur intérêt commun pour la profondeur humaine, l'analyse des destinées individuelles. Les mots ont une tonalité chaleureuse. Il veut soutenir un ami dont il connaît la fragilité et le découragement – cela sonne d'autant plus bouleversant que l'on sait que Zweig finira par se suicider, deux ans plus tard, en 1942.

Lui, s'est retiré en province, est en relative sécurité, loin des combats. Son regard contraste avec celui de Zweig, beaucoup plus exposé aux bouleversements, de plus en plus isolé et fragile.

À l'automne 1941, Stefan Zweig, exilé au Brésil et déraciné, confie à Roger Martin du Gard sa fatigue et sa nostalgie : « *Il est difficile de se concentrer en voyageant continuellement. Ce qui me manque surtout, ce sont mes livres ; j'ai laissé tout ce que je possède en Angleterre, et je vis, à soixante ans, comme un étudiant.* »

Le ton révèle la précarité matérielle et intellectuelle imposée par l'exil. Il a laissé ses biens et sa bibliothèque en Angleterre. Pour un écrivain passionné de livres et de recherches, c'est une perte incommensurable. À soixante ans, il doit reconstruire sa vie loin de ses repères, et malgré sa renommée. Cette correspondance s'interrompt brutalement peu avant son suicide à Petrópolis, au Brésil, le 22 février 1942, geste ultime face à l'effondrement de l'Europe et à la victoire apparente de la barbarie.

La dernière période des échanges laisse transparaître son sentiment d'isolement et de profonde inquiétude.

C'est aussi avec ces lettres le récit d'une amitié brisée par l'Histoire et l'idéal fragile d'une Europe humaniste : c'est le drame personnel d'un écrivain acculé au désespoir..

Roger Martin du Gard, Stefan Zweig, Correspondance (1931-1941)

Éditeur scientifique :

Jean-Yves Brancy

Éditions Classiques Garnier, 182 pages.

Parution le 17 septembre 2025.

Collection Correspondances et mémoires, n° 63

Avec le soutien de la Fondation La Poste



Fragments du rêve

Une exposition de Claire Paulhan
un livre d'Olivier Schefer

Par Gaëlle Obiégly

On peut voir à l'IMEC une exposition sur le rêve. Son titre, *Fragments du rêve*, dit à lui seul le caractère lacunaire du rêve. C'est ainsi qu'il subsiste dans la conscience de chacun, par débris. L'IMEC conserve les archives de l'édition contemporaine. Quelles traces du rêve trouve-t-on dans ces fonds divers et nombreux ? La recherche a été menée par deux érudits. Claire Paulhan, historienne de la littérature, et Olivier Schefer, philosophe et écrivain. Ce dernier a conçu un livre à partir des documents qui ont retenu son attention. Ils lui permettent de creuser une réflexion sur le rêve. Sa phénoménologie s'appuie donc sur des remarques, des lectures, des choses vues ici et ailleurs, maintenant et autrefois. Bref, c'est autant sa culture personnelle qui est mobilisée que ce qu'il a découvert dans les fonds de l'IMEC. N'ayant pas pu me déplacer à Caen pour y visiter l'exposition, je m'en suis fait une idée à partir, justement, de fragments. Photographies, descriptions, choses lues, choses racontées m'en ont donné une idée. Il m'est arrivé, maintes fois, d'imaginer une ville, un pays à partir de récits et d'images. Aujourd'hui, je rends compte d'une visite à l'aveugle. Un songe, en quelque sorte. Le voici. Une vaste cour, ce jour-là, ensoleillée. Des personnes contournent un salon de jardin en acier laqué de couleur verte. Ils entrent dans les bâtiments réaffectés d'une ancienne abbaye.

La première salle où l'on se trouve est tout en longueur. La commissaire d'exposition, Claire Paulhan, à la voix feutrée, se met à parler de ce qu'il y a à voir dans cette longue pièce. Elle avance. Par ici, dit-elle. On la suit. Puis elle dit : oh, non, plutôt d'abord par ici. Elle parle avec précision. Elle a un plan dans la tête et semble pourtant improviser. En quelques phrases courtes, elle caractérise chaque chose désignée aux spectateurs. Les choses sont en papier. On y voit des écritures. Ce sont des rêves devenus des objets d'encre et de papier. Ils sont ici dans des vitrines ; dans l'abbaye d'Ardenne où sont conservées les archives de la vie intellectuelle contemporaine. Y figurent nombre de rêves, griffonnés au réveil ou soigneusement dactylographiés. Comment l'agencement des documents est-il pensé ? Non par thème car il est difficile de catégoriser les rêves. Aucun d'entre eux n'a trait exclusivement à l'amour, la haine, le vol, la peur, etc ; c'est pourquoi une autre façon de les présenter a été envisagée. Le rêve se déploie dans des domaines nombreux. Pour résoudre la difficulté à les classer, on a placé dans une vitrine noire toutes sortes de récits de rêves ou de textes relevant du rêve. Ce sont des lettres qu'on envoie, des fragments de journal, des pré-manuscrits de roman. Le classement est chronologique. Le document le plus vieux est daté de 1908 ; le plus récent est de 2008. Ils proviennent de 40 fonds différents. Cela fait un siècle de rêves. Sont-ils



en rapport avec les événements de leur époque ? On s'en fera une idée au contact de ces récits. Certains autographes demandent de la patience ; les retranscriptions sont plus faciles à lire. Je me suis penchée sur ces pages non sur place mais en lisant le livre qui accompagne l'exposition. C'est un album dont la couverture affiche des mots et un objet. Au centre, un globe oculaire plein de curiosité repose dans un écrin ouvert. Il ne s'agit pas d'un œil organe mais d'un œil métaphore. Un œil dont la fonction a glissé. Il sera commenté par l'auteur de l'ouvrage. Olivier Schefer nous informe que cet œil en porcelaine dans son petit coffret lui a été offert par le fils d'un médecin prothésiste. Information qui semble elle-même provenir d'un rêve. Il n'ouvre jamais l'écrin mystérieux, dit-il. Sa présence seule lui suffit. Il l'associe au rêve, à la peinture, à la vision. Et plus particulièrement à Caspar David Friedrich dont il cite une formule énigmatique sur le type de regard à l'œuvre dans la peinture. L'œil artificiel, ainsi conservé dans un coffret qui l'occulte, matérialise « la puissance intérieure du voir ». Cela peut s'appeler l'œil de l'esprit. L'objet ouvre à des évocations du rêve, celles qui concernent l'espace intérieur. Si la création y germe, on l'associe aussi à l'enfermement. Clausturation en soi-même, dans sa peau, ou bien dans une cellule où l'on est prisonnier. Le camp, image familière à Georges Perec dont la mère est morte à Auschwitz en 1943, est le lieu d'enfermement et de menace qui se répète dans ses rêves. On lira cette notation dans *La boutique obscure*, livre où il expose 124 rêves. Son édition originale, datant de 1973, est visible dans l'exposition ainsi que d'autres ouvrages présentés dans des vitrines verticales. Les cahiers, les manuscrits eux, sont plutôt à l'horizontale, invitant les spectateurs à une autre posture corporelle et mentale puisqu'il leur faut déchiffrer les écritures. Celle, exubérante, de Béatrix Beck s'échappe du quadrillage du

cahier. Elle penche comme sous l'effet de bourrasques. Et elle se redresse. Les lettres se pressent les unes contre les autres, à l'étroit sur la page. Puis elles ondulent avec calme et souplesse. Le journal personnel de Béatrix Beck recueille des rêves, des cauchemars, des fulgurances et des pensées incongrues. Rêves qui se glisseront dans ses œuvres. Olivier Schefer, dans les notices consacrées aux documents choisis pour son ouvrage, établit un rapport entre les carnets et l'importance des rêves dans le roman Léon Morin, prêtre, paru en 1952. Béatrix Beck y conte la conversion d'un jeune communiste pendant la Résistance. On y lit notamment cette question : « Le Christ rêvait-il ? Quels pouvaient être ses rêves ? ». Mystère insondable que seule une fantaisie pourrait illustrer. Un dessin de Philippe Soupault vient apporter une réponse drôle et opaque au désir de clarifier la vie du rêveur. Il a pour titre *Le poids des rêves*, il est signé, daté. C'est une pelote de fil mauve qui est représenté, dirait-on. Ou un labyrinthe sans entrée ni sortie. Une forme toute repliée sur elle-même, offrant quelques ajours. Ce dessin rapide a l'allure d'un gribouillage, d'un dessin inconscient. L'auteur l'interprète après coup. Ce tracé lui évoque la densité, la force des rêves, leur gravité aussi. À quoi rêvent les prisonniers ? Jean Cayrol a rédigé peu après la Seconde Guerre mondiale des feuillets saisissants sur les « rêves concentrationnaires ». On peut considérer leur action – action de contrepoids vertueux à la réalité humaine des déportés – à la lecture du préambule du texte dactylographié et corrigé de la main de l'auteur sur un papier devenu bistre. Cayrol a recueilli le témoignage d'hommes ayant été internés dans les camps de concentration. Leurs rêves « devenaient un moyen de sauvegarde, une sorte de « maquis » du monde réel ». Ainsi, ils leur arrivaient de retrouver leur

liberté, leur amour, leur bonheur confisqués dans des visions nocturnes. Et les prisonniers se racontaient leurs rêves malgré les difficultés. Ceux-ci leur ouvraient l'accès à l'ancienne vie, leur donnaient la sensation de retrouver leur terre. À l'ombre des rêves, il était permis de croire en un avenir meilleur. Le texte d'Olivier Schefer est un fil qui nous emmène dans tous les enchevêtrements de la bobine du rêve. En nouant des brins, il a déployé une tenture. Elle est parfaitement tissée. Elle harmonise une multitude. Une nuit d'éclats auxquels il fait place dans sa vaste vision intérieure ici mise au jour.

*

Fragments du rêve **6 juin – 30 novembre 2025**

Du mercredi au dimanche,
de 14 h à 18 h.

Visites commentées
gratuites les samedis et
dimanches à 16 h.

**L'exposition Fragments du
rêve montre que la matière
des songes est faite
d'encre et de papier.**

[https://imec-archives.com/
activites/fragments-du-reve](https://imec-archives.com/activites/fragments-du-reve)

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Écrits poétiques

Karen Finley

Je n'étais pas censée être talentueuse.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Malik Boutebal. Chloé Delaume, qui signe la préface, est à l'initiative de la publication, pour la première fois en France, de ces écrits de jeunesse (1985-1994) de Karen Finley. Artiste visuelle, performeuse, musicienne, poétesse new-yorkaise, Karen Finley, est connue pour la radicalité de son œuvre contre toute forme d'oppression.

Native de Chicago, elle se fait d'abord remarquer dans le milieu underground de San Francisco puis s'impose comme une artiste incontournable à New York, au début des années 1980. En 1990, sa performance *We Keep Our Victims Ready*, lui attire les foudres de sénateurs républicains ultraconservateurs qui obtiennent gain de cause en 1998, auprès de la Cour suprême. Les bourses fédérales ne seront plus allouées qu'à des artistes jugés décents. Nourri de sa vie personnelle et du regard lucide qu'elle porte sur l'état de notre société, son art dénonce avec rage les violences sexistes et sexuelles, les injonctions patriarcales, l'homophobie, l'invisibilisation des malades du sida, des personnes en souffrance psychique, des abusés sexuels, des laissés-pour-compte. « Bébé, laisse-moi te montrer ce que c'est que d'être hors de contrôle, furieuse, hyperémotive, folle à lier, en plein syndrome prémenstruel, d'être des femmes irrationnelles et unies dans la rage de renverser le contrôle des hommes sur leurs vies. Personne ne me contrôle, personne ne me contrôle, répétez, mes sœurs, personne ne contrôle mon corps. » Les dessins, les extraits de performances, de poèmes et d'enregistrement réunis ici, donnent à voir la puissance de son « langage émotionnel et cathartique », la portée politique de son engagement créatif. Sa révolte féministe et sa détermination à combattre les injustices, ne peuvent être qu'inspirantes dans ce monde de plus en plus livré à des idéologies nauséabondes.

Éd. Seuil, « Fictions & Cie », 112 p, 15 €. **Élisabeth Miso**

Récits

Cécile Bartholomeeussen

À nos ardeurs

« *De nous deux, il ne reste que moi. Mais de toi, il reste : tous les êtres que tu as touchés.* » Elles étaient deux amies inséparables depuis l'école primaire. L'une s'est suicidée à l'âge de vingt-sept ans, l'autre a dû trouver « Un nouveau mode sur lequel vivre. Un nouveau mode pour vivre avec (son) absence. » Le premier livre de Cécile Bartholomeeussen est un

récit de deuil, un vibrant hommage à son amie d'enfance disparue. Cette jeune femme si singulière, magnétique, d'une sensibilité extrême, profondément connectée à la nature, aux animaux, a fini par perdre tout espoir face au cynisme et à l'injustice de notre monde écocide. Où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse, Cécile Bartholomeeussen sent sa présence. Elle se souvient de leurs jeux d'enfants, de leurs deux corps roulant du haut d'une colline, de leur complicité d'adolescentes, de sa joie à partager le quotidien d'une famille anticonformiste, de la passion de son amie pour son mustang noir, de son esprit libre. Avec elle, tout était plus intense, plus lumineux, elle lui a ouvert les yeux sur d'autres manières de percevoir les choses, d'appréhender le vivant. « Il y a eu deux chocs : ton suicide et ma difficulté à le laisser impacter le réel, à faire de la place à ton absence. » La jeune autrice belge raconte sa traversée du deuil, comment elle s'est plongée dans quantité de textes sur la mort, cherchant consolation dans la pensée d'écrivains, de philosophes et de scientifiques. Les mots de Roland Barthes, de Maggie Nelson, de Virginia Woolf, de Ralph Waldo Emerson ou de Donna Haraway ont été des phares dans la nuit de son chagrin. La disparition de son amie a provoqué de profonds questionnements, l'a poussée à reconsidérer son rapport au monde, à modifier sa propre trajectoire, à se tourner vers l'écriture, dans un geste tout à la fois intime et collectif. « C'est bien ta perte que je pleure, car ce que j'aimais de moi en toi ne s'est jamais actualisé. Il fallait, pour que je goûte à la liberté, que tu sois là. À tout le moins, que tu existes. »

Éd. Les avrils, 176 p., 19 €. **Élisabeth Miso**

Les romans et récits qui font l'objet d'une chronique dans cette rubrique sont biographiques ou autobiographiques : des récits de vie ou encore des romans dans lesquels la lettre est le vecteur d'une histoire qu'elle structure. Les ouvrages répertoriés ici ont tous un lien avec l'écrit intime.

Catherine Cusset**Ma vie avec Marcel Proust**

Comme Proust, elle est née d'une mère juive et d'un père catholique, mais la fascination de Catherine Cusset pour l'auteur et la lecture de *À la Recherche du temps perdu* ne commence pas là. Elle y voit une ample leçon de vie : le grand roman de la société. Dès l'âge de quinze ans, elle est troublée par tout ce qui touche au désir, le provoque, le vit, en même temps qu'elle découvre l'univers proustien et *La Recherche*, ce qu'il

écrit sur l'amour, la « légitimation du désir », entre fiction et réalité. Ce qu'elle aime, ce qu'elle saisit chez Proust, c'est ce qu'il met en scène de la nature humaine, c'est son découpage en trois axes : l'amour, la société, l'écriture – ce qu'il dit de l'amour, qu'il soit pour sa mère, sa grand-mère, l'amant, et qui parle à sa sensibilité à elle. Proust n'est pas plus tendre envers lui qu'elle ne l'est envers elle-même, nous ayant habitués à disséquer son moi, et si, homosexuel et secret, il condamne l'hypocrisie sociale, il ne condamne jamais le désir. « Proust ne se contente pas de peindre des histoires d'amour, de nous immerger en elles. Il articule avec une intelligence infinie les sentiments confus, violents, douloureux, qui m'habitent. Il énonce les symptômes et les articule. » Proust fait de la « psychologie dans le temps », il suit ses personnages dans la durée. Au fur et à mesure qu'elle explore les résonances, les ramifications dans l'univers littéraire, mondain, social de Proust, elle instaure une sorte de couple à trois, Proust, le lecteur, elle. Elle nous raconte ses trois lectures de *La Recherche*, son usage méticuleux de Proust aux trois périodes clés de sa vie : ses 15 ans, ses 20 ans, ses 50 ans. De lui, « l'indiscret », « l'ignorant », « l'indélicat » – telle qu'elle se dissèque dans ses romans – apprend la compréhension des êtres, l'ironie, la drôlerie, et nous emmène avec elle dans son œuvre à lui, nous immerge dans un temps élargi. Éd. Gallimard 235 p., 18 €. **Corinne Amar**

Janusz Konorski, Une enfance dans la nuit, Récit d'un survivant juif polonais

C'est l'histoire d'un petit garçon né en 1931, à Varsovie ; c'est l'histoire d'un homme qui, pendant plus de soixante ans, n'a pu raconter ses souvenirs d'enfant caché en Pologne tout le temps que dura la guerre et qui, aujourd'hui seulement, peut commencer à les évoquer, se libérer du poids. Janusz Konorski entreprend ce voyage difficile, extraordinaire de simplicité – acte de résilience ultime – dans les « entrailles » de son existence. À commencer par son

enfance protégée dans un immeuble bourgeois de Varsovie : il a huit ans dans une famille aimante et assimilée, entre un père avocat d'affaires, une mère musicienne qui joue du piano dans la maison et une nourrice qui l'aime. Elle l'emmène au parc, à la patinoire, il ne connaît pas ces quartiers juifs de Varsovie où habite « la grande majorité des trois cent-cinquante mille Ashkénazes de la capitale », où on parle yiddish, cet idiome sans frontières des Juifs de l'Europe orientale, il n'y est jamais allé avec son père. L'orage gronde partout en Europe, les lois antijuives frappent en vigueur, la Pologne tombe sous le joug allemand. « *Nous sommes à la fin de l'été 1942. Me voilà donc sans ma gouvernante, seul avec ma mère. L'errance commence. Les Juifs sont désormais interdits des lieux publics, ils n'ont plus l'autorisation d'émigrer et ne sont plus couverts par la loi civile.* » Personne ne lui avait jamais dit qu'il était juif, il l'apprend. Par peur d'être dénoncés, ses parents doivent s'enfuir, se séparer. Au détour d'une conversation entre sa mère et la jeune femme qui les loge tous les deux, Janusz apprend que son père est mort. C'est un enfant désespéré qui ne peut être consolé. Commencent alors des années d'errance, de cache d'une maison à l'autre, de cauchemars, de peurs, de faim. Au printemps 1945, l'Allemagne capitule sans condition : il est vivant. À plus de 90 ans aujourd'hui, Janusz Konorski fait partie des derniers survivants de la Shoah. Éd. Le Cherche-Midi, 195 p., 20 €. **Corinne Amar**

Pascale Bouhénic, Magirama

« La fiction est le vrai moyen de retrouver ce qui a été perdu. Je cherche dans les films mes images perdues. » Sur le modèle du Magirama, dispositif cinématographique, qui projette une histoire sur trois écrans en simultané, Pascale Bouhénic se penche, dans son nouveau livre, sur le pouvoir des images et de la fiction comme activateurs de mémoire. Alors qu'elle regarde le film *Charles et Lucie* de Nelly Kaplan, elle reconnaît dans une scène de marché à Marseille, Jeanne, sa grand-mère maternelle. Aussitôt une troublante superposition visuelle s'opère, entre le cadre du film et le cadre de son salon parisien, entre passé et présent. La caméra de Nelly Kaplan, lui renvoie le reflet d'une femme dynamique et malicieuse, loin du souvenir d'une femme métamorphosée par la maladie d'Alzheimer. « Là, imprimée sur la pellicule du film, à tout jamais, ma grand-mère dans la vérité de ce qu'elle a été. Indiscutable. » Une fugace scène de fiction a ranimé des pans de son passé, qu'elle croyait enfouis. Une histoire se recompose, celle de sa

famille, qui a dû quitter l'Algérie en 1962 et se réinventer en France. Jusqu'à l'âge de cinq ans, elle a vécu chez ses grands-parents maternels à Saint-Denis, protégée par l'amour inconditionnel de Jeanne, mais aussi imprégnée par son anxiété constitutive, ses rites d'une autre époque. Elle déménage ensuite à Clermont-Ferrand, avec ses parents. Dans sa famille, on évoquait rarement l'Algérie. « Moins il y avait de mots, moins il y avait de tristesse, moins il y avait de douleur. Alors on ne parlait pas. » Sa mère, toujours gaie, était le pilier du foyer. Son père, à la forte personnalité, était un inquiet. Avidé de mots et grand lecteur, il mettait un point d'honneur à toujours trouver des sujets de conversation intéressants avec ses enfants. L'écrivaine et documentariste ouvre les portes de lieux, laisse affleurer les visages, et nous invite à nous laisser emporter par la fiction qui nous éclaire beaucoup sur nous-mêmes et sur les liens que nous tissons. « Les récits mettent parfois du temps à s'élaborer. Il faut trouver les mots. Et pour trouver les mots, il faut visiter les images, celles qui flottent dans l'appartement de la mémoire. » Éd. Gallimard, l'arbalète, 144 p., 18 €. **Élisabeth Miso**

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Prix littéraires

Prix Vendredi 2025 : la sélection

Remise du prix le 4 novembre 2025



Le Prix Vendredi est un prix national et indépendant, désigné par un jury composé de professionnels, récompensant un ouvrage francophone destiné aux plus de 13 ans.

Créé en 2017 à l'initiative du groupe des éditeurs de littérature Jeunesse du Syndicat national de l'édition (SNE), il a été nommé « Prix Vendredi » en référence à Michel Tournier.

Prix Vendredi 2025 : la sélection du jury

À croquer, Anne-Fleur Multon, Éditions Thierry Magnier

Célèbre à en mourir, Alain Gagnol, Syros

Dans le ventre de Fianna Sinn, Fanny Chartres, L'école des Loisirs

La part du vent, Nathalie Bernard, Éditions Thierry Magnier

Francœur, à nous la vie d'artiste !, Marie-Aude Murail & Constance Robert-Murail, L'école des Loisirs

Le silence est à nous, Coline Pierré, Flammarion Jeunesse

Les frontières écarlates, Solène Ayangma, Talents Hauts

Nina perd le nord, Céline Gourjault, Seuil Jeunesse

Sainte-Marie-des-Haines-Infinies, Louise Mey, La ville brûle

Véda s'en va, Sarah Maeght, Albin Michel

Prix Vendredi des lecteurs du pass Culture (3e édition)

Une collaboration entre le Prix Vendredi et le pass Culture a été initiée en 2023 et donne lieu à la création du Prix Vendredi des lecteurs du pass Culture.

Ce Prix sera remis par un jury composé de neuf jeunes lecteurs et lectrices issus de différentes régions et bénéficiaires du pass Culture.

La Fondation La Poste est partenaire historique du Prix et dote cette année le Prix Vendredi d'une enveloppe globale de 3 000 euros.

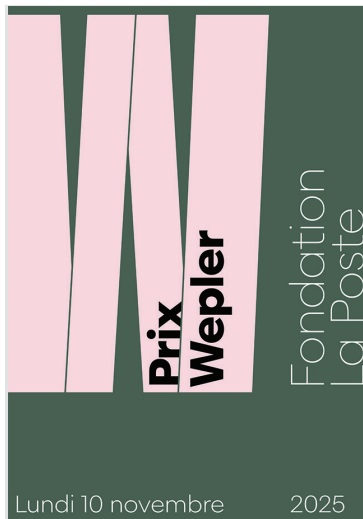
La remise du Prix Vendredi se tiendra mardi 4 novembre 2025 à la médiathèque Françoise Sagan (Paris 10e).

Janvier - avril 2026 : rencontres avec les auteurs et les autrices de la sélection en librairies.

prixvendredi.fr

Prix Wepler-Fondation La Poste : Sélection 2025

Remise du prix le 10 novembre 2025



La réalisation de l'affiche 2025 du Prix Wepler-Fondation La Poste a été confiée cette année à l'artiste Philippe Apeloig.

Le jury du Prix Wepler-Fondation La Poste a dévoilé lundi 8 septembre la liste des 12 œuvres en compétition pour l'édition 2025.

Chaque année depuis 27 ans, le Prix Wepler-Fondation La Poste récompense une œuvre littéraire contemporaine inclassable, et salue l'audace et l'inclassable d'une mention spéciale. La mise en place d'un jury tournant assure à ce Prix une indépendance, une fraîcheur et une sincérité de jugement qui se traduit par un résultat souvent inattendu.

Depuis sa création par la [librairie des Abbesses](#) en 1998, le Prix est soutenu par la Fondation La Poste ainsi que par la [brasserie Wepler](#), lieu mythique d'ancrage de nombreux écrivains contemporains.

Le Prix Wepler-Fondation La Poste est doté d'une somme de 10 000 € et de 3 000 € pour la mention spéciale du jury.

Prix Wepler-Fondation La Poste : la sélection du jury 2025

(Par ordre alphabétique des auteurs et autrices)

- *Qui tombe des étoiles*, Julien d'Abrigeon – ÉDITIONS LE QUARTANIER
- *Détruire tout*, Bernard Bourrit – ÉDITIONS ACTES SUD / INCULTE
- *L'entroubli*, Thibault Daelman – ÉDITIONS LE TRIPODE
- *Le monde est fatigué*, Joseph Incardona – ÉDITIONS FINITUDE
- *Tambora*, Hélène Laurain – ÉDITIONS VERDIER
- *Une pieuvre au plafond*, Melvin Mélissa – ÉDITIONS RIVAGES
- *Les crédits*, Damien Peynaud – ÉDITIONS NOIR SUR BLANC / NOTABILIA
- *Le cri du barbeau*, Marius Daniel Popescu – ÉDITIONS CORTI
- *Vertu et Rosalinde*, Anne Serre – ÉDITIONS MERCURE DE FRANCE
- *Un frère*, David Thomas – ÉDITIONS DE L'OLIVIER
- *Les forces*, Laura Vazquez – ÉDITIONS DU SOUS-SOL
- *Les Dernières Écritures*, Hélène Zimmer – ÉDITIONS P.O.L





Le jury 2025 du prix Wepler-Fondation La Poste

- Léna Despujols, lectrice
- Pierre-Antoine Gillouin, lecteur
- Philippe Ginesy, libraire à la librairie des Abbesses
- Olivia Goudard, libraire à la librairie des Abbesses
- Pierre Lungheretti, lecteur
- Simon Payen, libraire à la librairie La Vie immédiate
- Charlotte de Roussane, lectrice (La Poste)
- Sophie, lectrice (détenue au centre pénitentiaire de Rennes)
- Marie Sorbier, productrice à France Culture
- Thomas Stélandre, journaliste à Libération
- Marie-Rose Guarniéri, Fondatrice du Prix Wepler-Fondation La Poste
- Élisabeth Sanchez, secrétaire générale du Prix Wepler-Fondation La Poste

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-wepler-fondation-la-poste-selection-2025>

Festivals



Les correspondances - Manosque La Poste • 27^e édition Du 24 au 28 septembre 2025

Pour sa 27^e édition, le festival Les Correspondances de Manosque fera du centre ville de Manosque le lieu de paroles des auteurs et autrices de la rentrée littéraire de septembre et du théâtre Jean-le-Bleu celui d'une littérature vivante et vibrante.

Depuis 1999, Les Correspondances de Manosque inventent de nouveaux modes de rencontres avec le texte pour mettre en avant une littérature vivante. Elles accompagnent de jeunes écrivains et écrivaines, saluent les grandes plumes d'aujourd'hui et privilégient les lectures et les croisements artistiques. Ainsi, chaque année, la dernière semaine de septembre, ce sont plus de 16 000 personnes qui parcourent Manosque durant cinq jours et célèbrent ensemble l'écriture et la rentrée littéraire.

Le programme

La lauréate du prix « Envoyé par La Poste » 2025, **Gabrielle de Tournemire**, sera présente durant le [festival](#) :

Vendredi 26 septembre 2025

> 15 h / Place d'Herbès
Rencontre animée par Sophie Joubert.

Samedi 27 septembre 2025

> 11 h / Place d'Herbès
Apéro littéraire animé par Nathanaële Corriol.

<https://correspondances-manosque.org/>

Éclat de lire

Du 24 au 27 septembre 2025

Jeune public au festival des Correspondances de Manosque



À l'occasion du festival des Correspondances de Manosque en septembre, l'association « Éclat de lire », partenaire de longue date, programme et organise le volet jeunesse et famille du festival au travers de plusieurs actions menées autour de la littérature jeunesse, avec :

- Une proposition de lecture jeune public en ouverture du festival ;
- Des ateliers scolaires et tout public au cœur du festival, en lien avec la correspondance épistolaire, animés par un duo d'auteurs et des propositions d'ateliers d'écriture au Centre culturel et littéraire Jean Giono ;
- Le lancement du prix littéraire des adolescents du département, avec deux rencontres (4 auteurs), traduites en LSF ;
- Un grand concours d'écriture proposé au tout public ainsi qu'aux scolaires. L'objectif de ce concours est de sensibiliser le jeune public à l'écriture épistolaire, de lui donner l'opportunité et les moyens de prendre la plume et de laisser courir son imaginaire sur une thématique choisie.

<https://eclatdelire.eu/>

Les Rendez-vous de l'histoire • 28e édition

Du 8 au 12 octobre 2025 - Blois



Trois Performances : lecture et commentaire d'extraits de correspondances de trois géants des Sciences humaines et des Lettres du XXe siècle : Marc Bloch, Pierre Bourdieu, Marcel Proust, Centre Européen de Promotion de l'Histoire (C.E.P.H.)

Les correspondances sont un matériau précieux pour l'historien. Lettres privées ou échanges officiels, elles constituent des sources essentielles pour la compréhension d'une époque, d'un événement, d'un personnage. À travers la lecture de correspondances de personnages historiques, les Rendez-vous de l'histoire proposent ici un éclairage vivant sur des sources d'exception bien connues des spécialistes mais trop rarement portées à l'attention du public.

1. Marc Bloch au travers de sa correspondance

Avec Guillaume Gallienne, de la Comédie-Française, et Annette Becker, historienne, membre senior honoraire de l'Institut universitaire de France.

2. Correspondances de Pierre Bourdieu : une pensée à l'œuvre

Avec Denis Podalydès, de la Comédie-Française, Etienne Anheim, historien, et Paul Pasquali, sociologue.

3. Marcel Proust - Correspondances

Avec Eric Ruf, de la Comédie-Française, et Alban Cerisier, historien.

Éric Alary

Président de l'association organisatrice

Francis Chevrier

Directeur du festival

François Barré

Responsable de la programmation de L'Histoire en débats

Responsable des cafés et dîners historiques en région Centre-Val de Loire
(...)

<https://rdv-histoire.com/>

reservation@rdv-histoire.com

Ateliers et concours d'écriture



Dans les courants du fleuve ateliers et concours d'écriture - 3^e édition Le 2 octobre 2025 : Soirée Lauréats

Dans les salons de l'Hôtel de Ville de Lyon

Le réseau **Cap sur le Rhône** regroupe différentes structures partenaires le long du Rhône et de la Saône (musées, service archéologique, médiathèques, ...) qui mutualisent connaissances et compétences pour développer des projets de mise en récit du fleuve.

La 3^e édition est dédiée au thème générique « Fleuve nourricier, source de vie ».

Le projet « Dans les courants du fleuve » est composé d'ateliers d'écriture et d'un concours.

Le projet « Dans les courants du fleuve » organisé sur un rythme bisannuel, s'adresse aux scolaires et au grand public. Il propose un cadre pour exprimer de manière littéraire et sensible l'attachement au Rhône et à la Saône. Les deux axes « Ateliers et concours d'écriture » sont distincts mais complémentaires : Ils permettent un ancrage local avec les ateliers et une offre dématérialisée pour les publics intéressés par le concours. Il est possible de participer aux ateliers d'écriture sans candidater au concours et inversement.

Les ateliers d'écriture s'adressent aux scolaires (lycées) dans le cadre de l'Éducation Artistique et Culturelle, et au grand public (au sein des musées et médiathèques). **Entre septembre 2024 et mars 2025**, de Lyon à Arles, 6 lycées avec 7 classes de seconde ont suivi les ateliers d'écriture. Après une première sélection par les élèves eux-mêmes des productions rédigées lors des ateliers, environ 8 textes par classe ont été présentés à un jury pour la publication dans le recueil. 7 ateliers d'écriture ont été organisés en direction du grand public en bord de Saône et le long du Rhône.

Le concours s'adresse à deux types de candidatures : adultes (formes narrative et poétique) et 14-18 ans (forme poétique). Il est possible de participer aux ateliers d'écriture sans candidater au concours et inversement.

Les membres du jury présidé par l'écrivaine Fanny Taillandier se sont réunis le 29 avril et le 27 mai.

[Les résultats sont annoncés sur le site internet capsurlehone.fr](https://www.capsurlehone.fr)

Soirée Lauréats organisée le 2 octobre 2025 dans les salons de l'Hôtel de Ville de Lyon avec la présentation du recueil publié et des lectures des textes lauréats par des comédiens.

<https://www.capsurlehone.fr/ateliers-concours-decriture-2024-25/>

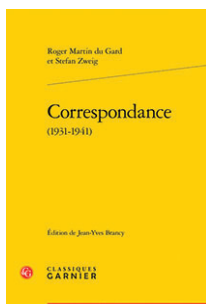
<https://www.capsurlehone.fr/a-propos/>

<https://www.fondationlaposte.org/projet/dans-les-courants-du-fleuve-ateliers-et-concours-decriture-3e-edition>

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation Septembre/octobre 2025

Roger Martin du Gard et Stefan Zweig, Correspondance (1931-1941)
Édition établie par Jean-Yves Brancy.
Éditions Classique Garnier, 17 septembre 2025.



Le destin croisé de deux grands écrivains du XX^e siècle se dessine à travers leur correspondance : Roger Martin du Gard (1881-1958), l'auteur des *Thibault*, une grande fresque familiale pour laquelle il obtint en 1937 le prix Nobel de littérature et Stefan Zweig (1881-1942), l'écrivain à succès de l'Entre-deux-guerres.

Jean-Yves Brancy, l'éditeur scientifique de cette correspondance, est Docteur en histoire contemporaine. Ses recherches portent sur les écrivains de l'Entre-deux-guerres et plus particulièrement sur le genre épistolaire. Il a dirigé entre 2014 et 2016 l'édition en trois volumes de la correspondance *Romain Rolland – Stefan Zweig*, projet auquel était associé la Fondation La Poste. [Entretien avec Jean-Yves Brancy : Florilettres 153](#)

Jane Austen, Ma chère Cassandra (lettres à sa sœur)
Traduction de Constance Lacroix. Édition établie par Constance Lacroix et Emmanuelle Boizet.
Éditions Finitude, 17 octobre 2025



Si l'œuvre de Jane Austen a traversé les époques – *Orgueil et Préjugés* ou *Raison et Sentiments* sont parmi les romans les plus lus au monde – la femme derrière la romancière reste étonnamment méconnue. Ses lettres à sa sœur Cassandra, sa meilleure amie et plus fidèle confidente, permettent de lever le voile sur sa personnalité. Entre deux potins et des nouvelles de leur famille, Jane partage avec Cassandra ses pensées secrètes, ses espoirs et ses doutes. Ce dialogue intime et complice entre deux sœurs nous rappelle que, derrière la plume brillante de Jane Austen, il y avait une femme de son temps, à la fois ordinaire et extraordinaire.

Plus qu'une simple correspondance familiale ou qu'un document historique, ce volume est surtout un trésor littéraire, une clé pour comprendre l'inspiration et les sources de l'art subtil de Jane Austen. Pour tous les lecteurs captivés par ses romans, ce recueil est une invitation à rencontrer véritablement celle qui les a enchantés, à la découvrir sous un jour nouveau, en toute intimité.

**François Mauriac, « Je te dis toute ma tendresse »
Correspondance (1926-1970) avec Claude Mauriac
Éditions Albin Michel, 22 octobre 2025**



Le volume présente pour la première fois la correspondance qu'ont échangée François Mauriac et son épouse Jeanne avec Claude, leur fils aîné. Ce sont au total 299 lettres qui sont proposées. Par leur nombre et l'ampleur de la période couverte, ces lettres apportent un éclairage profondément nouveau sur la personnalité de François Mauriac, Prix Nobel de littérature, et renouvellent en profondeur sa biographie. Mais au-delà de la seule personnalité de l'écrivain, elles nous font pénétrer dans l'intimité de la vie familiale des Mauriac et témoignent de la force du lien qui unit les parents et leurs quatre enfants, malgré les épreuves, les deuils, les désaccords. Nous avons surtout l'image d'un François Mauriac soucieux de sa tranquillité et farouche défenseur de sa solitude. Les lettres nous le montrent très entouré, immergé dans une intense vie de famille, soucieux de prendre sa place de père face à un fils qui entre dans l'adolescence puis dans l'âge adulte. En arrière-plan d'un dialogue empreint de tendresse, nous assistons à la consécration de l'écrivain et à la montée des périls lors de l'entre-deux-guerres. Les lettres échangées pendant l'Occupation, alors que Claude est mobilisé tandis que Jeanne, François et leurs enfants sont réfugiés à Malagar, constituent un temps fort de ce volume.

**Épistolaire N°51
« George Sand, Une vie en correspondance »
Honoré Champion, 24 octobre 2025**



Le dossier du n°51 de la revue Épistolaire, intitulé « George Sand, une vie en correspondance », est consacré à la correspondance de George Sand. Il a été conçu par Brigitte Diaz, spécialiste de George Sand, dont elle a publié plusieurs romans dans l'édition récente de la Bibliothèque de la Pléiade. Ce dossier rassemble des études de spécialistes français et internationaux de l'écrivaine qui mettent en lumière la diversité de ses pratiques épistolaires. Les quelque 20 000 lettres de George Sand rassemblées et remarquablement éditées par Georges Lubin, puis par Thierry Bodin pour les lettres retrouvées, constituent une véritable autobiographie épistolaire de l'écrivaine, écrite au jour le jour, qui éclaire bien des aspects d'elle-même et de son existence, privée et publique, laissés dans l'ombre dans *Histoire de ma vie*, les mémoires qu'elle publie en 1854. Dans la rubrique « Perspectives », d'autres femmes écrivaines qui furent aussi des épistolières assidues sont mises à l'honneur, telles Paolina Secco Suardo Grismodi, poétesse italienne, Marie Bashkirtseff, artiste et diariste qui a laissé un imposant journal intime, ou encore Renée Irana Frachon, poète et romancière. L'amitié par correspondance est propice à des échanges riches et variés, surtout au XIX^e siècle. Fidèle à sa vocation bibliographique ce numéro livre un substantiel état de la question de la correspondance de Sand, tandis que la rubrique « Recherche » propose de nombreuses recensions des récentes publications en matière d'épistolaire.

Autres événements

Exposition



Fragments du rêve du vendredi 6 juin au 30 novembre 2025 IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine) Abbaye d'Ardenne

Une exposition de Claire Paulhan, un livre d'Olivier Schefer

Retiens la nuit... Les archives sont le plus grand conservatoire de rêves au monde, un gisement inépuisable de récits griffonnés en hâte au petit matin, témoignage de cette étrange nécessité de ne rien perdre de nos songes.

Des récits fantômes de Philippe Soupault aux fantômes de rêves d'Hervé Guibert, des grands vides ménagés sur la page de Maurice Roche à l'intensité tragique des rêves concentrationnaires de Jean Cayrol, des récits hâtivement transcrits au petit matin par Jacques Derrida ou Beatrix Beck aux longues et soigneuses dactylographies de Louis Althusser, des rêves d'indiens relevés par l'anthropologue Georges Devereux aux états décrits dans l'hypnose par Léon Chertok, sans parler des graphes, des dessins, des collages, des lettres, l'exposition *Fragments du rêve* montre que la matière des songes est faite d'encre et de papier.

Une autre matière cherche sans fin à donner forme au rêve, c'est le film, au point qu'on ne saurait plus dire si le rêve a engendré le film, ou si le film réinvente chaque nuit l'écriture de nos rêves. C'est pourquoi, en partenariat avec le Centre Pompidou, l'exposition montrera, de Maya Deren à Joseph Cornell, quelques chefs-d'œuvre des collections du Musée national d'art moderne qui font paraître, par éclats, cet « ombilic du rêve » qui nous hante.

Du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h.
Visites commentées gratuites les samedis et dimanches à 16 h.

IMEC
Abbaye d'Ardenne
14 280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe
<https://www.imec-archives.com/presse/actualite>

Manifestations
du Musée de La Poste

Lecture théâtrale

« Une amitié en toutes lettres »

Correspondance Claude Monet & Georges Clemenceau

25 septembre 2025, 18h30 - 20h00

Musée de La Poste, Paris 15e



Le jeudi 25 septembre, Élodie Huber et Olivier Martinaud donneront voix à la correspondance entre le peintre Claude Monet et Georges Clemenceau, témoignage d'une amitié inattendue et profonde.

De 1889 à 1926, leurs lettres témoignent d'une complicité rare, notamment après 1918, lorsque Monet offre les Nymphéas à la France. Clemenceau soutiendra le peintre affaibli jusqu'à sa mort, l'encourageant à poursuivre malgré la maladie et le doute.

Ce dialogue intime dévoile les coulisses d'un legs artistique majeur, entre hésitations de Monet et détermination de Clemenceau. Il éclaire aussi la naissance d'une modernité picturale.

Adaptée par Olivier Martinaud, cette lecture théâtrale met en lumière une relation faite de courage, de lucidité et d'engagement artistique.

La lecture sera précédée d'une courte visite des collections permanentes du musée (pas de courrier sans La Poste !).

Spectacle dans l'auditorium du musée inclus dans le billet d'entrée.

Nombre de places limité. Réservation conseillée.

Tous publics

[S'informer et réserver](#)

Musée de La Poste, 34 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

[S'ABONNER À FLORILETTRES](#)

